

Introduction

En 1944, l'écrivain François Fosca, surtout connu pour ses études consacrées à la peinture publie un ouvrage atypique intitulé *Louis II de Bavière inconnu*. Ce livre, tiré à très peu d'exemplaires, traite des deux voyages que fit le roi en France en 1874 et 1875. Basé sur les rapports du policier Charles Fontaine chargé d'accompagner le monarque, Fosca nous brosse un portrait peu habituel de Louis II qui, au travers de ce témoignage capital et de première main, apparaît dans toute son humanité et dans une grande simplicité. Il s'agit véritablement d'un aspect « inconnu » du roi de Bavière, du moins en France.

Et précisément, les rapports entre Louis II et notre pays n'avaient encore jamais fait l'objet d'aucune étude sérieuse. Tout ce que l'on pouvait trouver sur cette question, pourtant centrale dans la symbolique et l'idéologie personnelle du roi, se résumait à des bribes du « document Fontaine » et se limitant la plupart du temps à la description physique que le policier fit du souverain lorsqu'il le vit pour la première fois.

Cette description fut reprise par Constantin de Grünwald dans sa biographie illustrée rédigée dans les années 60, puis dupliquée à l'infini par les quelques biographes qui ont ensuite consacré des livres à Louis II.

On se contente aussi généralement de lire un peu partout que le roi de Bavière cherchait à pasticher Louis XIV, voire qu'il se prenait pour le Roi Soleil en personne.

On lit aussi que son troisième château – Herrenchiemsee – était une pâle copie de Versailles, et qu'il ne vivait que dans l'espoir de rétablir une monarchie absolue en Bavière, dans le style du Grand Siècle.

On lit que Linderhof, sa deuxième construction, fut bâti dans le style du Petit Trianon de Marie-Antoinette, que Louis II dans son délire invitait à sa table les fantômes des rois Bourbons disparus et qu'il devisait avec eux.

Bref, on a relayé tous les fantasmes, mais on a perdu de vue la réalité historique.

C'est pourquoi nous nous sommes attachés à étudier sous un jour plausible et authentique les rapports entretenus entre Louis II et la France. D'abord parce que trop d'inexactitudes ont été commises sur cette question, et ensuite parce qu'elle permet d'éclairer utilement de nombreux aspects du roi, jusque là négligés.

La France a pourtant eu pour lui une importance fort significative, mais bien loin de la caricature dans la quelle on a, à tort, trop souvent enfermé cet intérêt.

C'est pourquoi je m'attacherai à expliquer longuement, et à l'aide de nombreuses sources inédites, la vision, le regard posé par Louis II sur une France en pleine mutation politique et culturelle, à cheval entre le Second Empire et la IIIème République. Une France dont le prestige se devait de rayonner dans toute l'Europe, et dont la langue et la culture faisaient alors partie intégrante d'une tradition éducative princière. Louis II y puisa une inspiration à la fois idéologique, artistique et culturelle. Il y trouva dans différents domaines de son histoire la matière nécessaire pour justifier son propre règne.

Cet intérêt le poussera à visiter notre pays à trois reprises, et ces trois voyages occuperont pour la première fois dans leur intégralité le centre de cette étude, en parallèle avec leur portée politique, ceci grâce à des sources inédites reproduites avec l'accord de leur propriétaire.

Enfin, on pourra constater que la destitution de Louis II, puis sa mort, en 1886 fut bien loin de laisser la France indifférente, et surtout pas la diplomatie qui nous livre ici le contenu et les analyses de ses différents rapports au sujet du coup d'Etat dont fut victime le roi, en plus des implications politiques qui le motivèrent. Ici, il n'y a pas de place pour la légende mais pour les faits. Ces faits sont ceux retranscrits et analysés froidement par les diplomates et les fonctionnaires du gouvernement français qui pouvaient voir, avec raison, Louis II comme un allié possible, et en tout cas certainement comme un chef d'Etat dont les intérêts avaient toutes les raisons de rejoindre les leurs.

Envisager Louis II de Bavière à la lumière de ses rapports avec la France permet de donner un relief inattendu à sa dimension politique, et de préciser davantage les contours de sa personnalité.

Chapitre 1 - Louis II et la France : entre fascination et lucidité

Une tradition princière

Depuis l'époque classique, la France – sa langue, sa culture – exercent en Europe une véritable fascination et une influence considérable. Le français est alors la langue diplomatique de toutes les cours européennes, et son modèle politique rayonne bien au-delà des frontières administratives. Dans bien des domaines, le royaume de France est alors celui qui donne le ton et qui insuffle l'impulsion à ses voisins. Ainsi, après Versailles, chaque monarque veut rivaliser avec le Roi Soleil et montrer que le savoir faire de son pays n'a rien à envier au royaume de Louis XIV. On voit ainsi naître, au fil des décennies, Schönbrunn en Autriche, Sans-Souci en Prusse, l'Ermitage en Russie notamment. Admirée ou jalouée, la France du Grand Siècle est, qu'on le veuille ou non, une référence incontournable.

Le 19^{ème} siècle européen n'y fera dans son ensemble pas exception, même si çà et là des craquements commencent à se faire entendre. Lorsque Napoléon Ier érige la Bavière en royaume en 1806, il est évident que la dette de reconnaissance pèse lourd dans la portée d'influence française sur la nouvelle souveraineté. Même avant cela, le futur Maximilien Ier de Bavière, l'arrière grand-père de Louis II, avait été durant sa jeunesse éduqué par un certain Agathon Kerialo, noble breton, dont la pensée s'orientait vers Rousseau et qui était par ailleurs officier français. Son professeur de religion était l'abbé Pierre de Salabert qui favorisa chez le jeune prince le goût pour la compassion et la charité envers les plus humbles. Plus tard, à l'âge de vingt ans, Maximilien devint colonel d'un régiment français à Strasbourg, le Régiment Royal Alsace dans lequel fut composé la Marseillaise. En 1785, Maximilien épouse Auguste Wilhelmine de Hesse-Darmstadt, et devient père l'année suivante d'un garçon baptisé Louis, dont le parrain n'est autre que le roi de France Louis XVI.

On le voit, avant même que la Bavière ne devienne un royaume, la lignée qui lui donnera pendant plus de cent ans des souverains est déjà fortement imprégnée de culture et de tradition française.

Napoléon Ier, fort de victoires successives, décide d'ériger en royaumes différents territoires germaniques – tel la Saxe, le Wurtemberg et la Bavière – et cela, afin d'accroître de l'autre côté du Rhin le nombre de ses alliés. La Bavière est donc confiée à son nouveau roi, et Maximilien Joseph de Pfalz-Zweibrücken (Palatinat-Deux Ponts) devient Maximilien Ier.

Soutenu par son Premier Ministre Montgelas, le souverain va ainsi augmenter ses possessions territoriales, car Napoléon a besoin d'Etats suffisamment forts en Allemagne pour pouvoir au besoin alimenter son armée défensive et repousser un peu plus loin sa limite d'influence.

Après la chute de l'empereur, les frontières politiques de la Bavière continuent à se dessiner car Maximilien obtient en 1816 le Palatinat, du côté de la rive gauche du Rhin. Désormais autonome, le royaume de Bavière devait donc son impulsion première à la France.

Le fils aîné de Maximilien Ier, Louis, devient donc son successeur sur le trône bavarois en 1825, sous le nom de Louis Ier. Bien qu'il doive son accession à la souveraineté à la France, Louis Ier ne la porte pas dans son cœur. Il se souvient en effet comment, encore enfant, il avait dû fuir avec ses parents devant la haine des révolutionnaires qui venaient d'assassiner leur roi, son propre parrain. Peu de temps après, sa mère était morte. Et lorsqu'il fut en âge de convoler, Louis ne craignit qu'une chose : que Napoléon le contraigne à épouser une princesse française. Il exprimait d'ailleurs ainsi lui-même son angoisse :

Je dois absolument me marier. Une fois que cela sera fait, plus aucune atteinte à ma liberté ne pourra être faite par Paris.¹

Il décide donc d'épouser en 1810 la princesse Thérèse de Sachsen-Hildburghausen, contractant ainsi une alliance selon ses vœux. Car Louis, encore prince héritier, développe très tôt un sentiment anti-français. La première des causes de ce ressentiment est liée au traumatisme de sa fuite avec ses parents, mais désormais aussi à la politique de Montgelas qui oriente un peu trop la Bavière dans le sens de la volonté napoléonienne.

Il faut changer tout cela.

Louis se dit qu'après tout, la Bavière est un royaume auquel on a conféré son indépendance et qui doit donc avoir sa politique propre. Il refuse de voir l'Etat transformé en enclave germanique de l'hégémonie française.

Sous la pression de son fils, Maximilien Ier accepte donc de limoger Montgelas en 1817.

Le deuxième souverain bavarois, Louis Ier, malgré sa défiance envers la France, était pourtant né à Strasbourg et le hasard de ses pérégrinations devait le conduire à y mourir également, en 1868, puisqu'il s'éteignit à Nice dans les Alpes Maritimes.

Malgré ce peu d'affinités personnelles entre Louis Ier et la France, il n'en demeure pas moins qu'une éducation princière qui se respecte ne saurait omettre l'enseignement de sa langue et de son histoire. C'est ainsi que, comme ses prédécesseurs, le prince héritier Maximilien, le fils aîné et successeur de Louis Ier, étudiera scrupuleusement ces matières imposées. D'abord parce que la pratique du français est du point de vue diplomatique absolument indispensable, et ensuite parce que l'étude de son histoire étant essentiellement monarchique, elle ne peut que vivifier et raffermir le sentiment de souveraineté d'un prince héritier. Et puis, que de grands exemples dans les figures de ces rois éclairés et humanistes de la Renaissance, et dans ceux – solaires et tout puissants – de la lignée des Bourbons. Quant à l'épopée napoléonienne, elle se doit d'être connue, ne serait-ce que parce qu'elle est à l'origine de la légitimité des Wittelsbach sur le trône bavarois, même si dans le fond Napoléon Ier est aussi un « produit » de la Révolution, cette Révolution Française honnie qui avait déchu le roi légitime Louis XVI.

¹ Hans Rall, *die Wittelsbacher*, Diederichs, 1986-2000, p. 326.